



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au **PETIT COURRIER**.)

### MODES.

Un des signes les plus distinctifs de l'élégance d'une femme se trouve, sans contredit, dans la recherche des plus petites minuties attachées à sa toilette. La fraîcheur de la chaussure, celle des gants, la finesse de la batiste des mouchoirs, sont des accessoires sur lesquels se place souvent un jugement général sur le bon goût; mais il est encore d'autres nuances plus intimes et plus délicates, propriété de cette élégance *comme il faut*, dont une jolie femme sait si bien s'entourer : cette élégance, on la trouve dans les cristaux, les marbres et les dorures qui ornent son cabinet de toilette; dans les parfums qui s'en exhalent, dans le choix des cosmétiques qu'elle emploie. Aujourd'hui où les pommades au jasmin et les essences musquées sont tout-à-fait tombées dans le domaine de la bourgeoisie, il faut qu'une femme ne soit en-

tourée que de ces exhalaisons douces et imperceptibles, telles que celles produites par l'amandine de M. Laboullée (rue Richelieu, n<sup>o</sup> 93). Cette heureuse composition, dont l'expérience a consolidé les avantages, est devenue aujourd'hui une nécessité à la mode; nécessité charmante, puisqu'elle embellit la physionomie en donnant à la peau cette fraîcheur et cette souplesse si facilement altérées par les brises de l'hiver. — Nous avons cet été recommandé l'amandine comme un préservatif aux fâcheuses influences que le soleil exerce sur le visage; cet hiver nous la recommandons non moins vivement, comme réparateur des échecs produits par les froids du matin et les veilles de la nuit, et nous croyons pouvoir la signaler comme un vrai bienfait pour l'humanité féminine.

**COSTUMES DE BAL.** — Nous ajouterons à nos dernières descriptions sur les toilettes remarquées au bal de l'Opéra quelques détails de toilettes plus neuves, qui ont



paru dans quelques réunions de cette semaine, et qui, certes, ne se trouvaient pas aussi singulièrement *mélangées* que celles que nous avons distinguées au milieu de la foule qui encombra l'Opéra.

— Une robe en pou de soie rose broché en blanc. Ce broché représentait un semé de boutons de roses. Les manches à doubles sabots étaient séparées par un *nœud* de ruban de gaze blanche entre les deux bouffans. Corsage à pointe. Autour de la poitrine une mantille de blonde, qui venait se rejoindre au milieu du devant du corsage, sous une épingle de diamans. Pour coiffure, cheveux en bandeau. Un filet de diamans sur le front, et une plume blanche placée au sommet de la tête, et retombant en spirale sur le côté.

— Une robe en gaze blanche à raies satinées. Cette robe, ouverte sur le devant comme une redingote, avait chaque côté du devant arrêté par trois *nœuds* de ruban de satin blanc, qui pinçaient les plis du jupon, en s'élargissant ainsi sur les côtés. Le jupon de dessous en pou de soie blanc était tout-à-fait découvert. Le corsage à pointes. Draperies sur la poitrine. Manches courtes avec manchettes de blonde. Chéruse de blonde, à partir de chaque épaule. Coiffure à la *Sévigné*, ayant de chaque côté des touffes de tire-bouchons très-légers, au milieu desquels étaient, des deux côtés, une rose et quelques épis de diamans.

— Une toilette d'un tout autre genre, et qui, cependant, était aussi une toilette de danseuse, était composée d'une robe en satin noir, semé d'immenses bouquets de fleurs de toutes couleurs. Les manches courtes, mais très-larges, étaient relevées en dedans du bras, jusqu'à l'épaule, par un *nœud* de ruban orange, ce qui dégagait entièrement le bras, qui était d'une grande beauté et d'un charmant effet sur cette robe noire. Les épaules étaient aussi très-découvertes. Le corsage drapé. Pour ceinture, une cordelière nuancée dans les couleurs de la robe.

Pour coiffure, deux oiseaux de paradis assez en arrière, et sur le front un bandeau de diamans. Point de collier ni de boucles d'oreilles.

— Le trousseau de M<sup>me</sup> Thiers, fait par M<sup>lle</sup> Victorine, était un modèle de recherches de nouveauté et de bon goût. Pour le mariage, ce fut une redingote en mousseline des Indes brodée, doublée et garnie de dentelles; pour le jour, une robe en riche point d'Angleterre, ouverte et agrafée sur le côté avec des diamans. La robe de dessous était en soie garnie d'un volant; la robe de bal ouverte et drapée sur les côtés avec des agrafes de fleurs.

Dans ce trousseau était aussi une charmante robe en velours noir avec un corsage à pointe, où se plaçait une large plaque en diamans, d'où pendaient deux longs bouts ou *Marie Stuart* en diamans. Au milieu de la poitrine et des épaules, des agrafes en diamans retenaient également la blonde, etc., etc. Tout ce qui composait le trousseau et la corbeille était analogue à un tel luxe.

FAÇON DE ROBES. — Les robes ouvertes sur le devant seront de très-grand genre cet hiver. Pour en avoir une idée, il suffit de consulter les vieux tableaux de nos ancêtres. M. Delisle a fait faire des étoffes qui sont spécialement destinées à cette coupe. Les corsages de ces robes doivent être faits à pointes, et les manches à doubles sabots.

TURBANS. — La mode des turbans est arrêtée pour cet hiver. On en fait dans les étoffes les plus riches et les plus simples. La gaze unie s'emploie pour cet usage; rose ou blanche, elle forme des coiffures charmantes. Ces turbans sont tout-à-fait tournés et arrondis dans le genre exceptionnel des turbans. Ceux en étoffes lamées, ou brochées en or ou argent, se portent en parure de bal. On en fait aussi en satin broché, qui sont de la plus grande élégance, malgré l'épaisseur du tissu, que l'on pourrait supposer d'abord produire



une coiffure lourde. Loin de cela les plis s'ondulent et se soutiennent avec beaucoup de grâce. Sous le rapport de toutes ces parures d'hiver qui exigent le plus de recherches et de variétés, on distingue la maison de M<sup>me</sup> La Rochelle, rue Choiseul, n° 3. Le bon goût qui préside à toutes les modes qui sortent de ces magasins les a toujours fait reconnaître avec avantage.

DENTELLES. — La vogue des blondes et dentelles noires n'est pas encore à sa fin. On en emploie beaucoup pour garniture de robes d'hiver, canezouts, mantelets, etc. Les mitaines noires, si indispensables pour les toilettes de dîner, etc., devaient aussi acquérir un degré de perfectionnement qui les distingue de la mode générale, toujours prête à devenir une mode *commune*. C'est dans cette intention que M. Laruz-Tribout, passage des Petits-Pères, n° 9, a fait exécuter dans ses ateliers des mitaines en blondes de Chantilly, dont la coupe est parfaite et les dessins charmans. Il se trouve dans cette même maison de grands assortimens de points de Bruxelles, et de tout ce qui est relatif aux parures de noces, corbeilles, trousseaux, etc.

— Les plumes, les esprits, les oiseaux de paradis sont très-recherchés dans ce moment, ce qui atteste la vogue que cet ornement doit obtenir dans les parures de cet hiver. Les plus élégantes coiffures qui ont paru dans les dernières fêtes en ont donné l'exemple. Au bal de l'Opéra, on avait particulièrement remarqué l'oiseau de paradis que portait la reine des Belges, mais qui, cependant, placé un peu en arrière, avait échappé à quelques observations. Cet oiseau, qui était admirable par sa grandeur, sa nuance et la pureté de son plumage, sortait des magasins de M. Notré, rue du Caire, n° 7. Cette maison, importante par l'immensité de son choix et ses nombreuses expéditions en France et à l'étranger, possède dans ce moment un assortiment d'oiseaux de paradis, intacts de toute espèce de *ron-*

*geures* sur les queues, ce qui est remarquable dans un plumage toujours plus ou moins endommagé. Une chance aussi heureuse qu'extraordinaire a procuré à M. Notré une quantité de ces jolis oiseaux sans qu'ils aient subi aucune altération, et toutes nos élégantes s'empressent en ce moment de profiter de cette favorable circonstance.

## LE RÊVE.

Épinay-sur-Seine est un assez joli village à quatre lieues de Paris, traversé par la grande route de Ronen. C'est un de ces suaves paysages qui servent de repos après les hivers de Paris, une de ces petites villes où l'on aime à venir l'été oublier les bruits du monde, endormir sa pensée, une de ces étoiles perdues dans un océan d'étoiles! Épinay fut autrefois une cité, mais elle a suivi le cours des choses de cette terre; il le fallait, car soit hasard, soit providence, il est écrit que tout doit s'éteindre. Après avoir été une cité, Épinay devint un village, et ainsi que les vieux noms et les antiques généalogies des nobles familles de France sont oubliés ou enterrés sous une poussière de parchemins, ainsi l'on ignore que les rois de la première race y eurent une maison de plaisance, que Dagobert y tint des assemblées, et qu'enfin il y mourut, lui léguant son souvenir, qu'il n'a pas conservé.

A côté de la maison de campagne de M<sup>me</sup> Montmorency-Luxembourg, on voyait l'année dernière une espèce de *villa* italienne, construite d'après les caprices d'un général de l'empire et d'une jolie femme corse. Cette villa était ravissante de simplicité, bâtie en pierre, et entourée d'un parc immense qui l'ombrageait l'été et lui servait de ceinture. A l'époque que nous retraçons, le soleil d'août avait depuis six



mois abandonné Épinay, et ses rayons arrivaient pâles et refroidis dans les branches dépouillées du jardin; les guirlandes de feuilles étaient tombées des arbres; une couronne de neige, ce linceul de l'hiver, les remplaçait; les maisons de campagne ne retentissaient plus de cris joyeux; les allées des parcs ne voyaient plus de promenades au soir, de douces pressions de mains, de regards échangés, et les bosquets ne recueillaient plus de tendres paroles, de folles déclarations, de soupirs interrompus. Épinay est une de ces villes qui ne vivent que six mois de l'année : au retour du printemps, elle se pare de fleurs et d'habits de fête; quand l'automne l'abandonne, elle s'habille de deuil et s'environne de silence et d'oubli. Cependant, lorsque vint l'hiver de 1831, deux de ses habitants préférèrent son séjour monotone au bruit de la capitale, ses plaisirs purs aux soirées étincelantes du faubourg Saint-Germain, sa solitude aux bals et aux spectacles. L'un s'appelait le lieutenant-général Luggi; l'autre Juana, jeune fille de dix-neuf ans, et d'origine corse.

Onze heures venaient de sonner à la paroisse d'Épinay, tout était silencieux dans la villa du général; cependant, si quelqu'un eût traversé l'antichambre et le salon, écouté quelque tems à la porte de la chambre à coucher de Juana, il aurait entendu comme un bruit de soupirs, comme le mouvement parfois interrompu d'une respiration douce et suave; la jeune Corse dormait encore. Cette chambre à coucher offrait bien aux regards tout ce qu'une coquetterie de femme peut inventer : de longs rideaux de soie recouvraient éternellement les fenêtres; l'été, afin que les rayons d'un lourd soleil ne pénétrasent pas dans cet asile de paix et d'amour; l'hiver, afin que la bise n'arrivât qu'affaiblie à l'oreille de la jolie dormeuse, et ne suspendit point le sommeil qui se posait sur son front, que le chagrin et la douleur n'avaient pas sillonné.

Au milieu de cette pièce toute délicieuse, était un guéridon de citronnier avec des gueules de lion aux trois angles, sculptées admirablement par un ouvrier de Florence; des tableaux flamands pendaient aux murs; c'étaient quelques-unes de ces merveilleuses peintures qui expliquent tout le caractère d'un peuple; l'un représentait une orgie campagnarde avec ses jeunes filles aux jupons courts, avec ses Allemands aux faces réjouies et soufflées, avec ses danses du Nord naïves et brûlantes; plus loin des pots de bière, des tables cassées, des verres à demi remplis, et partout l'expression de la gaité et du bonheur : Teniers avait signé ces tableaux!

En face, et comme pour servir de pendans, quelques portraits par Rembrandt, ceux du bourguemestre Six, du docteur Faustus et d'Utytenbogaerd, compositions surhumaines et très-recherchées aujourd'hui.

Sur le marbre de la cheminée apparaissait un démon aux ailes bruyantes et ouvertes, à la bouche pleine de malédictions, aux ongles crochus, un démon enfin reproduisant une des plus bizarres diableries de Callot, sculpté en marbre, et tenant dans sa main une lampe de vermeil d'où jaillissait une lumière pure, comme pour expliquer, parodie sanglante des choses de ce monde, que le bien donne incessamment la main au mal, les douleurs aux joies, le satanique au divin! En effet, demandez, non pas au jeune homme qui essaie la vie, mais à celui qui y est entré à grands pas, si tout n'est pas déception et erreur, il vous répondra que le bonheur n'est qu'une grimace agréable de l'adversité, le sourire une contraction nerveuse, et l'amour un accouplement de deux souffrances! Ainsi, cette lampe qu'un démon soutenait, n'était pas seulement un objet de luxe, mais une leçon profonde.

Nous n'irons pas plus avant dans les secrets d'une jolie femme, car la chambre



à coucher est souvent le reflet des cœurs de nos dames ; elles y posent l'autel dont elles sont la divinité. Qui de nous n'a pas ensuite, dans le cours de son orageuse existence, rencontré un cœur qui répondit au sien, une joue qui ait été brûlée par un de ses baisers, un regard qui se soit perdu dans son regard, une bouche qui ait soupiré son nom ? Que celui-là résume en un instant tous les bonheurs passés de sa vie, qu'il se replie sur lui-même, qu'il fouille dans ses souvenirs les plus enivrants, qu'il se rappelle ses félicités les plus parfaites, et il comprendra que le boudoir et la chambre à coucher d'une jolie femme, française ou italienne, espagnole ou corse, ne sont que les rayons plus ou moins prolongés de son âme. En Italie, cette terre toute volcanisée, à côté d'une madone étincelle la lame d'une dague : l'amour n'y apparaît que sanglant ou emporté ; en Angleterre, la passion est indolente ; en France, elle a passé en habitude : mais en Corse ! si quelqu'un de nous connaît ce pays, qu'il se rappelle l'humeur haineuse de ses habitants, ces duels héréditaires, et ils diront, avec nous, que l'amour concentre là, quand il est partagé, plus de feux qu'en Espagne ; lorsqu'il est trompé, plus de haines qu'à Venise ; et qu'enfin la Corse a inventé pour lui ce mot terrible et sonore : *la vendetta*.

Qu'il est doux à voir, à contempler dans toute sa beauté, le sommeil d'une jeune fille ! On l'aperçoit à chaque minute s'appesantir sur les yeux fermés de la dormeuse, se jouer entre les cils de ses paupières, glisser comme un souvenir doré sur ses joues. Pour moi, j'ai vu bien des fois en ma vie des femmes plongées dans cette divine extase qu'on appelle repos ; je suis demeuré bien des heures au chevet d'un lit somptueux ; bien des femmes aux cheveux blonds, aux visages roses, bien des jeunes filles au teint hâlé par l'influence du climat méridional m'ont apparu dans ces fugitifs instans qui me firent alors croire à la possibilité d'un paradis sur la

terre. Mais j'ai toujours préféré une femme aux cheveux bruns, à la figure pâle, au corps débile, un de ces êtres fragiles qui ne semblent tenir au monde que pour aimer et s'en aller après ; et, lorsqu'aux heures du sommeil, leurs lèvres frémissaient, leur bouche s'entr'ouvrait, qu'un doux rêve descendu d'en haut berçait de pensées suaves leur âme enfantine, je n'aurais pas donné mon bonheur pour celui des élus.

Ainsi était Juana ; les cheveux bruns, le visage si pâle, qu'à peine si l'on pouvait y soupçonner l'existence.

Juana avait dix-neuf ans, les yeux bleus, une taille si ravissante qu'on l'eût étreinte dans les deux mains. La Corse était sa patrie ; elle passa son enfance sur ses montagnes, et au milieu de ses bois, ne connaissant qu'une ville, celle qui reçut ses premiers cris ; qu'un ciel, celui qui la recouvrait ; d'amour, que celui qu'elle portait à sa mère ; et lorsque son enfance fut passée, une autre ville la reçut, un autre ciel l'abrita, un autre amour entra dans son cœur. Pauvre fleur transplantée, on l'amena en France où elle essaya de vivre, ne pouvant y mourir !

Juana rêvait alors, et il fallait que ce fût de douces choses, de ces choses qui soulèvent seulement le sein des jeunes filles, car pas le moindre nuage ne ridait son front, et pas une pensée de terreur ou de remords n'altérait l'arc de ses sourcils. Dix-neuf ans, âge heureux, où nulle peine n'est incisive, où nul chagrin n'est éternel, où le désespoir n'effleure pas même le cœur. Dix-neuf ans, époque toute de joie, où l'on entre sans crainte dans la vie, où chaque minute apporte une jouissance, où chaque jouissance est pure et sans arrière-pensée, où l'on ne vit que pour le présent, où l'on oublie ce qui n'est plus, où l'on ne compte pour rien l'avenir. Juana était heureuse et rêvait. Par momens, sa jolie tête blanche s'agitait sur l'oreiller ; la coquette ! partout elle avait des caprices, même en songe.



Et puis, quand son visage d'enfant venait à changer de place, quelques légers soupirs débordaient de son cœur plein de soupirs, ses lèvres frémissaient, et d'ineffables paroles expiraient au bord de sa bouche, comme le murmure d'une onde près d'un gazon de fleurs. Ensuite, par un mouvement machinal, elle retirait sa main pâle d'entre les couvertures soyeuses, et la plaçait sur son front qu'on eût cru presque virginal, tant il était empreint de candeur innocente.

Tout-à-coup le songe, qui n'avait eu pour elle que de riantes images, que de suaves idées, se rembrunit; tout-à-coup une trace de chagrin se répandit sur ses joues et les blanchit, ses sourcils se contractèrent, le sang se retira de ses lèvres roses; sa respiration devint embarrassée, comme si un poids énorme eût fatigué sa poitrine, les soupirs l'étouffèrent, et sa main se raidit: — Luggi, murmura-t-elle, ne m'arrachez pas à mon pays, ne me séparez pas de ma mère!... — Et de grosses larmes glissaient de ses yeux sur ses joues. — Luggi, continuait-elle, comme une suppliante et les mains jointes, ne m'abandonnez pas; séparée de votre amour, je mourrais. Eh bien! oui, je quitterai ma mère, emmenez-moi loin d'ici, toute patrie sera la mienne, puisque je serai avec vous; tout ciel sera le mien tant que votre regard me sourira! — Et, comme si ces paroles avaient brisé son âme, sa tête, un instant soulevée, retombait sur le lit, et le songe l'obsédait encore. Quelques momens après, Juana était en France, au milieu d'un bal; emportée par la valse, elle tournoyait sur le parquet aux accords d'une invisible musique, et voilà que tout-à-coup Luggi glisse d'entre ses bras; un autre l'a subitement remplacée, et en passant devant une glace elle aperçoit son Luggi se passionnant près d'une autre femme. Juana s'arrache des bras qui veulent la retenir, traverse les salons, froisse les toilettes des danseuses, et vient se placer devant le gé-

néral qui reçoit en riant ses reproches.

Et toute la figure de la jeune Corse était méconnaissable alors, les veines de son visage se gonflaient à vue d'œil, son bras devenait menaçant. Elle ouvrit la bouche: un cri s'élança de sa poitrine; cri de rage et d'amour, qui sortait d'une bouche d'ange et ressemblait à une malédiction de damné.

Juana s'éveilla, jeta autour d'elle un regard épouvanté, s'étonna de ne pas trouver à côté d'elle celui qu'elle aimait, regarda dans la glace posée au fond de l'alcove, rajusta ses cheveux épars, se sourit à plusieurs reprises et laissa négligemment retomber sa tête sur l'oreiller.\*

## Exclusion des Femmes

### A LA BOURSE.

Depuis long-tems les femmes ont pris place dans le monde littéraire, et de tems à autre les plus hardies ont même marqué dans le monde politique; mais agiter toute la finance, prendre part au grand jeu de la Bourse était une témérité qui devait apparaître dans notre siècle tout d'innovations et de progrès. Cependant, ces messieurs n'ont point poussé la galanterie jusqu'à vouloir nous admettre dans le sanctuaire de leurs opérations métalliques. Voici comment ce grave sujet vient d'être traité dans la *Revue de Paris*.

« On sait que depuis quelques années les galeries supérieures du temple de Plutus (style convenu pour parler de la Bourse) recevaient la visite des spéculateurs en jupon. La plus belle moitié de l'espèce humaine spéculait sur la rente tout comme la plus vilaine; l'une travaillait en haut, pendant que l'autre travaillait en bas; c'était là toute la différence.

\* Extrait de *Ainsi soit-il*. Chez H. Souverain.



Mais voici que quelques journaux nous annoncent un coup d'état de M. le Président du tribunal de Commerce, qui enjoint aux fonctionnaires sous ses ordres d'empêcher ce scandale par tous les moyens à leur disposition. Comme nous ne nous occupons pas ici de politique et de législation, nous ne discuterons pas la décision de M. le Président, sous le rapport de la légalité; les mœurs, toutefois, étant de notre domaine, nous nous permettrons, et dans ce sens seulement, quelques observations.

La plus belle moitié de l'espèce humaine a tort de jouer à la Bourse, parce que le 3 pour cent nuit au teint, que les ducats gâtent les dents, et que les piastres font tomber les cheveux. Ceci n'est pas douteux; mais, ce qui est douteux, c'est qu'on puisse empêcher la plus belle moitié de l'espèce humaine de faire ce qui lui plaît, même quand cela lui fait mal. M. Ganneron ne connaît pas le cœur des femmes. Il ne sait pas qu'elles aiment surtout ce qu'on leur défend. Cet honorable législateur va en avoir un exemple : sans compter tous les moyens qu'elles ont de le punir, et qu'elles se promettent bien de ne pas négliger, les dames spéculieuses se sont cotisées, et ont résolu de trouver, sous la caution de l'une d'elles qui paie patente, et qui a un compte courant très-important à la Banque de France, un, deux, vingt, cent appartemens dans les maisons les plus voisines de la Bourse. De là elles dirigeront leurs opérations par les commis d'agens-de-change, comme elles les dirigeaient quand elles pénétraient dans la Bourse même. Elles veulent que, de son siège consulaire, M. le Président entende les variations du cours qu'elles feront entre elles. Là, ne se borne pas l'ensemble des mesures qui ont été adoptées; mais c'est jusqu'ici tout ce que notre chronique nous en a révélé. Si nous en apprenons davantage, nous en préviendrons, non pas M. le Président du tribunal de Commerce, qui,

en sa triple qualité de Président, de Député et de Colonel de la garde nationale, prend les choses très au sérieux, mais messieurs les vaudevillistes, qui, s'ils n'étaient pas des paresseux, auraient déjà composé vingt pièces là-dessus.

## Album.

Le ballet de l'Académie Royale de Musique qui s'appellera la *Révolte au Sérail*, sera donné probablement vers la fin du mois. On en raconte des choses merveilleuses.

— M<sup>lle</sup> Taglioni ne tardera pas à partir pour Londres avec son père. Tous deux y sont engagés.

— L'Odéon sera exploité cet hiver par la Comédie-Française et l'Opéra-Comique. C'est une bonne nouvelle pour le faubourg Saint-Germain.

— Frédéric Lemaître est revenu à Paris, après avoir terminé sa course départementale. On parle aussi de son entrée à la Comédie-Française.

— La Comédie-Française vient d'obtenir un succès aussi brillant qu'il promet d'être lucratif. La comédie de M. Scribe, dont nous avions annoncé il y a quelque tems la réception, et qui a été représentée sous le titre de *Bertrand et Raton*, ou *l'Art de conspirer*, est le développement de la fable si populaire de La Fontaine, mais développement rempli de l'esprit le plus fin, le plus délicat, de l'intérêt le plus vif comme le plus soutenu. C'est sous les noms supposés de personnages de la cour de Christian VII, roi de Danemarck, qu'il nous donne une leçon dont sans doute nous ferons notre profit pour notre plus grand bonheur. Bertrand, qui croque les marrons, qui attrape les bonnes places, les honneurs, la fortune, sans mettre même la patte au feu, est, assure-t-on, un portrait, fait d'après nature, d'une de nos illustrations contemporaines. Raton, lui, qui se brûle



les doigts, qui est battu, pillé, volé, meurtri, c'est le pauvre peuple toujours dupe des révolutions qu'il fait, et dont il ne retire aucun profit. Cette époque qu'il a choisie, c'est celle où Struensee régna sous le nom de son maître qu'il trompait. On conspire pour le renverser, et il est curieux de voir ce long combat qui se termine par la chute du favori. Raton sue, se donne un mal épouvantable. Bertrand a l'air de ne rien faire, de ne rien diriger; mais il mène tout, a l'œil à tout, et, quand la victoire est gagnée, il met la main sur la récompense. On juge du parti que M. Scribe a pu tirer d'un semblable sujet. *Bertrand et Raton* ne sera pas un des ouvrages les moins heureux de ce fécond auteur.

*A Douze Sous le Volume,*

**HISTOIRE POLITIQUE,  
MORALE, RELIGIEUSE ET PITTORESQUE  
DE LA FRANCE,**

En dix volumes;

Publiée par une société d'hommes de lettres,  
*Rue des Moulins, n° 21.*

L'Histoire politique, morale, religieuse et pittoresque de la France paraîtra mensuellement, à dater du mois de novembre, par cahiers de 80 à 100 pages grand in-8°, et dont six forment un volume de 500 pages accompagnées de douze planches gravées.

*Prix d'abonnement pour Paris, à domicile.*

Pour 3 mois.....	1 fr. 80 cent.
6 mois.....	3     60
Un an.....	7     20

*Prix d'abonnement pour les dép., franc de port.*

Pour 3 mois.....	2 fr. 70 cent.
6 mois.....	5     40
Un an.....	10    80

Les personnes qui voudraient connaître, avant

de souscrire, l'esprit dans lequel sera écrite l'Histoire de France, sont priées de s'adresser, par lettres affranchies, à M. DRYÈZE, secrétaire de la société, *rue des Moulins, n° 21*, qui est chargé de faire expédier dans ce but la première livraison à tous ceux qui le demanderont, et de recevoir les abonnements.

On souscritra également dans les départemens chez les libraires correspondans de la société et dont les noms seront incessamment rendus publics dans les journaux des départemens.

**RÉCLAME.**

L'Histoire politique, morale, religieuse et pittoresque de la France était un ouvrage qui manquait dans notre littérature, et nous ne pouvons qu'applaudir à l'esprit sage et impartial dans lequel celle-ci paraît conçue. Mettre les annales du pays à la portée de toutes les intelligences et de toutes les fortunes, développer le drame de l'histoire dans un cadre assez large pour qu'il tienne sans être mutilé et cependant assez resserré pour ne point donner place à la diffusion, c'est une œuvre utile à tout le monde, et l'utilité d'un ouvrage est la garantie de son succès.

**PROMENADE GASTRONOMIQUE  
DANS PARIS,**

Un vol. in-18, orné de six jolis gravures.

**PRIX : 2 FR. 30 CENT.**

Ce petit livre représente un tableau fidèle de toutes les scènes dont on est témoin chez les restaurateurs de toutes les conditions. C'est à proprement dire le manuel flâneur-gastronome. Il est ardemment écrit par un homme de beaucoup d'esprit. C'est l'observateur sur une très-petite échelle, et dont l'observation toute culinaire est fort amusante. C'est enfin de la philosophie au gratin et de la morale aux champignons : c'est un soufflé d'esprit. Goûtez-y.

A Paris, chez Dondey-Dupré père et fils, rue Richelieu, n° 47 bis;

Et chez les libraires du Palais-Royal.

*A ce Numéro est jointe la planche 1016.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.  
*Prix de la Souscription :* pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.  
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens, n° 2, L.*, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port.*

ENTRÉE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, N° 46, AU MARAI.





*Modes de Paris.*



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens Nº 2, près le Passage de l'Opéra.

Coiffure Crêlée en foulard des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Aubert Mure Rue Ménard, tailleur  
en taille double des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Payant Rue Vivienne Nº 15, Corbeille rustique des  
M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Chagot Rue S<sup>t</sup> Denis Nº 317.

Mess<sup>rs</sup> J. & J. Fuller Nº 34 Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid



